

toute l'œuvre. Si Galien exploite abondamment ses lectures, avec le corpus des textes hippocratiques comme référence principale, mais également de très nombreux renvois à Théophraste et Dioscoride (citons également parmi les plus souvent mentionnés Phylotimos, Mnésithée, Dioclès) qui font apparaître une lecture attentive des sources, l'importance accordée à l'expérimentation et à l'*historia* est flagrante, à travers des récits à caractère biographique (ainsi les expériences de son père relatées dans le dernier chapitre du livre I ou le souvenir de jeunesse d'un repas à base de blé pris à la campagne, préparé par un paysan, en I, 7) ou l'insistance sur l'*autopsie*, c'est-à-dire les observations et connaissances recueillies par lui-même auprès des populations sur les différents lieux de sa carrière. De ce fait, ce texte n'intéresse pas uniquement l'histoire de la médecine car la perspective sociale large qu'il adopte ainsi que la grande étendue géographique couverte lui confèrent une dimension ethnographique fascinante, reposant sur l'enquête de terrain (une mention du livre II d'Hérodote consacré à l'Égypte en I, 13 paraît confirmer la conscience que Galien pouvait avoir de faire également œuvre d'« historien »). Cette perspective s'exprime avec une acuité toute particulière dans l'importance accordée à la terminologie et à la dénomination des aliments, avec insistance sur les synonymies selon les usages linguistiques locaux, un trait dominant de cet exposé qui recoupe à la fois le témoignage sur les *realia* et la finalité pratique. Cette précision terminologique pousse Galien à multiplier les critiques contre les « atticisants », autrement dit les puristes, qui se refusent à employer le vocabulaire courant, au détriment de l'utilité. L'éditeur rappelle que ces nombreuses considérations terminologiques ont entraîné les copistes à multiplier les leçons, rendant parfois la lecture très difficile, d'autant plus que la tradition manuscrite, qui couvre une longue période (du VI^e au XVI^e siècle) est particulièrement riche, avec une tradition indirecte également étoffée. On saura de fait gré au traducteur d'avoir souvent préféré conserver les dénominations originales des aliments, sous forme translittérée, sans chercher à traduire. En revanche, les travaux de J. André et de S. Amigues sont largement sollicités en notes pour compléter l'information ou faciliter l'identification. Peu de défauts sont à reprocher à cet important travail, à part le style maladroit et les coquilles ponctuelles de la partie de la notice portant sur la date du traité (p. XXI-XXII). Le travail d'Owen Powell, *Galen: On the Properties of Foodstuffs*, Cambridge, 2003, a été largement exploité mais John Wilkins, qui en avait d'ailleurs rédigé la préface, ne s'en cache pas et y renvoie sans hésiter. La description des caractéristiques respectives des manuscrits est remarquable et témoigne de la rigueur de cette entreprise éditoriale. Un point à regretter : un index des auteurs et sources cités par Galien aurait été bienvenu.

Frédéric LE BLAY

Clare K. ROTHSCHILD & Trevor W. THOMPSON (Ed.), *Galen's De indolentia, Essays on a Newly Discovered Letter*. Tübingen, Mohr Siebek, 2014. 1 vol. XI-336 p. (STUDIEN UND TEXTE ZU ANTIKE UND CHRISTENTUM, 88). Prix : 94 €. ISBN 978-3-16-153215-3.

Cet ouvrage collectif rassemble treize essais portant sur un texte de Galien connu sous le titre latin *De indolentia* et récemment redécouvert, une lettre écrite à la suite de l'incendie de 192 qui avait sévi à Rome, touchant sévèrement certains quartiers de la ville et causant notamment la destruction du Temple de la Paix et la perte, pour le

célèbre médecin, de la plupart de ses livres et archives. Cet événement nous était déjà connu à travers des mentions dans l'œuvre conservée de Galien mais ce texte, rédigé dans ces circonstances, était jusqu'à présent perdu. Cette collection d'essais est précédée d'une traduction annotée du texte en langue anglaise, sur laquelle nous reviendrons. L'introduction rappelle les conditions de la découverte par A. Pietrobelli de ce manuscrit du monastère Vlatadon, à Thessalonique en Grèce, comportant plusieurs traités galéniques ou pseudo-galéniques et datant du milieu du XV^e siècle. L'authentification et sa description en furent immédiatement données par V. Boudon-Millot et J. Jouanna, qui en offrirent la première édition en 2010 dans la Collection des Universités de France sous le titre *Ne pas se chagriner*. Plusieurs rééditions et traductions suivirent ensuite : P. Kotzia & P. Sotiroudis, Γαληνού περί ἀλυπίας, *Hellenica* 60 (2010) ; Cl. K. Rotschild & T.W. Thompson, « Galen *On the Avoidance of Grief* », *EC* 2, 1 (2011) ; I. Garofalo & A. Lami, *Galen: L'anima e il dolore. De indolentia, De propriis placitis*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milano, 2012 ; V. Nutton, « Avoiding Distress », in P.N. Singer (Ed.), *Galen: Psychological Works*, Cambridge, 2014. Concernant le titre original de cet écrit, deux leçons ont été retenues : Περί ἀλυπησιας / ἀλυπίας. Ce texte assez bref fait partie des dix-sept écrits philosophiques de Galien. Les essais interprétatifs qui suivent sont répartis en cinq entrées : *Manuscript Evidence*, *Realia*, *Philosophy*, *Irony* et *Christian Trajectories*. L'ensemble se clôt sur une collation des éditions critiques du *De indolentia*, un index des auteurs et textes anciens ainsi qu'un index des auteurs modernes. Au titre de l'étude du manuscrit, V. Boudon-Millot (« *Vlatadon 14 and Ambrosianus Q 3 Sup: Two Twin Manuscripts* », p. 41-55) rappelle que *Vlatadon 14* contient également le texte complet du *De ordine librorum suorum* et du *De libris propriis*, qui n'étaient connus que par le seul manuscrit de Milan (XIV^e siècle). À de nombreux égards, *Vlatadon* s'avère plus complet sur ces deux écrits de Galien, ainsi que pour le traité *De causis procatarteticis*. Il contient également le *De propriis placitis*, qui n'avait été transmis que par une traduction arabo-latine. La découverte de ce manuscrit constitue donc un événement. Elle conclut que les deux manuscrits en question reposent sur une source commune perdue, contenant la même série de traités. D. Davies (« Some Quotations from Galen's *De indolentia* », p. 57-61) étudie la présence du *De indolentia* dans des citations de deux philosophes juifs des XII^e et XIII^e siècles et propose quelques éléments critiques relatifs à la tradition arabe. La question des *realia* s'impose pour l'étude de ce texte dont la dimension autobiographique est forte. M. C. Nicholls (« A Library at Antium? », p. 65-78) analyse les informations précieuses que cet écrit rassemble sur la présence des bibliothèques à Rome à la fin de l'ère antonine ainsi que l'importance des activités relatives au livre, au voisinage du Forum. Une leçon discutée du *De indolentia* pourrait introduire la mention d'une bibliothèque importante à Antium, où se trouvait un palais impérial. L'hypothèse de Nicholls est que cette bibliothèque princière abritait peut-être une collection péripatéticienne. A. Touwaide (« Collecting Books, Acquiring Medicines: Knowledge Acquisition in Galen's Therapeutics », p. 79-88) s'intéresse au Galien éditeur et correcteur. Il est incontestable que l'un des traits saillants du médecin de Pergame est sa grande culture des lettres ainsi que son intérêt marqué pour la langue et les questions philologiques, si l'on nous autorise cet anachronisme. La démonstration de Touwaide nous paraît cependant tirer de cette facette indéniable du personnage de Galien des conclusions discutables.

L'opposition qu'il dresse entre la pharmacologie de Dioscoride définie comme une authentique science de terrain et le savoir de Galien comme une science des livres se heurte à ce que l'œuvre du médecin révèle et à la manière dont il définit lui-même la pratique médicale, c'est-à-dire un équilibre entre théorie et expérience. La richesse des descriptions cliniques de Galien, sa connaissance très pratique de la pharmacologie et son intérêt pour le quotidien de ses patients ainsi que pour le contexte social ou culturel qui est le leur (voir de ce point de vue le traité *Sur les facultés des aliments*) plaident en faveur du portrait d'un praticien dont les livres ne sont qu'une partie – certes fondamentale – de l'approche épistémique. Les essais qui suivent s'intéressent essentiellement à la relation du *De indolentia* avec la tradition philosophique et en particulier avec le genre de la consolation, dont ce texte semble tirer une partie de ses arguments et figures. P. Kotzia (« Galen, *De indolentia*: Commonplaces, Traditions and Contexts », p. 91-126) se concentre précisément sur ce dernier aspect. E. Asmis (« Galen's *De indolentia* and the Creation of a Personal Philosophy », p. 127-142) propose une très intéressante démonstration visant à distinguer ce qu'elle caractérise comme une philosophie personnelle et non comme une simple forme d'éclectisme. Elle en vient ainsi à poser cinq critères définissant une philosophie personnelle, qu'elle applique au *De indolentia* : la dimension critique ; l'orientation marquée vers le passé et la tradition ; l'amplitude de la visée intellectuelle, qui ne se limite pas à une école ou à un domaine du savoir ; la dimension constructive ; enfin, le lien étroit avec sa propre vie. J. Downie (« Galen's Intellectual Self-Portrait in *De indolentia* », p. 143-155) poursuit en quelque sorte cette réflexion en montrant l'apport de ce texte à notre connaissance du personnage de Galien. La partie consacrée à l'ironie comprend deux études. R.M. Rosen, (« Philology and the Rhetoric of Catastrophe in Galen's *De indolentia* », p. 159-173) s'intéresse au paradoxe, déjà noté par J. Jouanna et V. Boudon-Millot, propre à ce texte : prônant le détachement philosophique face aux pertes matérielles, Galien développe toute une rhétorique de la « catastrophe » s'attachant à décrire avec précision les pertes subies, allusions et références littéraires à l'appui. Selon lui, le caractère brillant de ce qui s'apparente à un morceau de bravoure repose sur la richesse et la finesse d'une narration qui semble contrecarrer la finalité affichée de la lettre. C.K. Rothschild (« The Apolocyntosis of Commodus or the Anti-imperial *Tendenz* of Galen's *De indolentia* », p. 175-200) met en valeur un autre paradoxe, la grande loquacité de Galien sur les événements relatifs à sa vie et sa carrière tout au long de ses écrits et le silence qu'il entretient sur les événements marquant le règne de Commode. Elle note la grande parcimonie de l'auteur à laisser passer des allusions ou commentaires à caractère « politique » tout en relevant, au moyen d'une argumentation très précisément documentée, six allusions anti-impériales dans le *De indolentia*. Dans la dernière partie, qui se veut une mise en perspective avec la tradition chrétienne, J.T. Fitzgerald (« Galen's *De indolentia* in the Context of Greco-Roman Medicine, Moral Philosophy, and Physiognomy », p. 203-220) rappelle l'admiration de certains des premiers auteurs chrétiens envers Galien. Concernant la présence des théories physiognomoniques chez Galien, on notera que l'essentiel des références exploitées ne relève pas du *De indolentia* et que, de manière générale, cette question a déjà été bien traitée. L.M. White (« The Pathology and Cure of Grief (λύπη): Galen's *De indolentia* in Context », p. 221-249) établit des relations avec les *Épîtres aux Corinthiens* de Paul et introduit quelques

éléments stoïciens. R.A. Wright (« Possessions, Distress, and the Problem of Emotions: *De indolentia* and the Gospel of Luke in Juxtaposition », p. 251-273) se livre également à une lecture comparative, comme le titre de son essai l'indique clairement. Il rappelle que, suivant la tradition arabe, on peut relever chez Galien des jugements sur les premiers chrétiens. La dernière contribution consiste en une collation des trois éditions critiques du *De indolentia* (T.W. Thompson, « Collation of the Critical Editions of Galen's *De indolentia* », p. 277-314) : y sont présentés les passages ou séquences pour lesquels les leçons des éditeurs divergent. Il ne s'agit donc pas de la présentation du texte grec dans son intégralité. On peut comprendre facilement que les éditeurs de ce volume n'aient pas repris une édition déjà publiée ni voulu en proposer une nouvelle mais le choix de présentation du texte lui-même a quelque chose d'un peu déroutant pour le lecteur. La traduction anglaise donnée en pages 21-36 s'appuie sur l'édition de V. Boudon-Millot & J. Jouanna. Elle est accompagnée de notes philologiques ou contextuelles assez développées renvoyant ponctuellement au manuscrit et aux différentes leçons retenues, citant alors les passages incriminés en grec. Or il est assez difficile d'évaluer la pertinence de telles annotations critiques lorsque le seul texte que l'on a sous les yeux est une traduction. La collation finale propose une vision plus complète des constituants du texte mais n'est pas le texte lui-même. Le titre du volume, qui semble annoncer une édition du *De indolentia*, est donc quelque peu trompeur pour le philologue. Pour le spécialiste, la lecture de ces deux parties du volume requiert d'avoir également sous les yeux une édition du texte original. Ce léger inconfort pour le philologue habitué à travailler selon des modalités de présentation différentes n'enlève rien à l'intérêt de ce recueil qui doit se lire comme un très bon complément aux éditions existantes sans toutefois pouvoir se substituer à elles ni se suffire à lui-même pour un travail plus approfondi sur cet écrit de Galien.

Frédéric LE BLAY

Guy LACHENAUD et Marianne COUDRY, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 36 & 37*. Texte établi par G.L., traduit et commenté par G.L. et M.C. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXX-204 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 510). Prix : 57 €. ISBN 978-2-251-00594-2.

Avec ce volume, la Collection des Universités de France ouvre en quelque sorte l'édition des livres de Dion Cassius conservés en quasi intégralité. À ces deux livres, en effet, il ne manque que le début du 36 couvrant les événements de Rome de l'année 69, à savoir donc l'affaire Verrès, et quelques passages isolés. Les éditeurs s'interrogent sur la composition des livres et envisagent que l'historien ait suivi un plan dérivé de l'annalistique plaçant des césures au moment de l'entrée en charge des consuls et des activités politiques de l'Vrbs avant les campagnes militaires. Mais les grandes césures entre les livres sont plus complexes et marqueraient des moments décisifs de l'Histoire. À cet égard, on peut penser que l'année 69 vit un tournant dans la carrière de Pompée après son consulat de 70 au moment où débutent ses exploits militaires extérieurs. C'est possible, mais le rôle de Pompée dans la guerre de Sertorius est antérieur, et les enjeux espagnols y étaient majeurs : le choix de « moments » cruciaux est toujours subjectif. En tout cas ces deux livres représentent